

Modèles imaginaires et métaphores biologiques. Discussion du rapport de J. Canestri

Sylvie Faure-Pragier

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2004/5 Vol. 68 , PAGES 1543 À 1552
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 2130548164

DOI 10.3917/rfp.685.1543

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2004-5-page-1543?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Modèles imaginaires et métaphores biologiques. Discussion du rapport de J. Canestri¹

Sylvie FAURE-PRAGIER

Avant d'entreprendre la discussion proprement dite, que les organisateurs m'ont priée de formuler sous forme de questions, je voudrais dire d'emblée combien il est agréable et stimulant qu'un rapport envisage les transformations dans la cure à la lumière, à l'exemple de Freud, de modèles issus des sciences. Nous l'avions tenté, G. Pragier et moi, dans notre rapport au Congrès des psychanalystes de langue française², en 1990, ainsi que vous y avez fait référence.

Je remercie le rapporteur d'en avoir eu le courage et de nous avoir, dans le même mouvement, montré aussi l'étendue d'une éblouissante culture que tous les participants ont relevée. Si bien que me voilà alléchée par une belle vitrine épistémologique. Aussi me suis-je interrogée sur les motifs qui vous ont conduit à ouvrir tant de portes pour nous montrer comment vous fonctionniez, mais sans pouvoir développer, faute de temps, l'usage que vous en faisiez. Sans doute *ce discours non linéaire met-il en œuvre, implicitement, le déroulement de la cure* analytique qui suit, à mon sens, ce modèle même.

Votre rapport me paraît tout à fait représentatif des effets de la babélisation psychanalytique et de la diversité des théories, souvent contradictoires en l'absence de critères qui les valideraient. Vous nous faites prendre conscience ainsi que, pour progresser, il faudrait se référer à une méthodologie psychanalytique. Or vous nous montrez ses limites, voire son irréductibilité. Aussi, voici, comme nous, tenté par un modèle supplémentaire, la mécanique quantique. En dépit de cette similitude de nos démarches, je vous proposerai maintenant, car c'est là mon rôle de discutante, quelques éléments de divergence possibles.

I. Sur la notion même de processus analytique, je formulerai, d'abord, une remarque : il est piquant de relever, dans la publication préalable de votre rap-

1. J. Canestri, Le concept de processus et le travail de transformation, *Revue française de Psychanalyse*, t. XVIII, n° 5, spécial Congrès, 2004.

2. G. Pragier et S. Faure-Pragier, Nouvelles métaphores, métaphores du nouveau. Rapport présenté au L^e Congrès des psychanalystes de langue française, *Revue française de Psychanalyse*, t. LIV, n° 6, 1990.

port, une erreur typographique de l'éditeur des rapports, qui a amputé votre titre du terme de « concept » alors que sa discussion est l'un des enjeux majeurs de votre travail ! Comme vous le proposez d'emblée, le concept est très incertain. Ainsi que le synthétise H. F. Smith (2003)¹, le consensus fait défaut puisqu'« on parle de processus lorsque tout ce qui se produit dans le temps acquiert une unité par rapport à un état final ». Je pense comme vous qu'on ne peut espérer en effet qu'un tel processus se déroule dans la majorité des cas. Ce modèle linéaire, de type médical, relevant de causalités claires et définissables, celui de « l'histoire naturelle du processus analytique auquel l'analyste préside » doit donc être délaissé au profit de l'attente d'un déroulement imprévisible, dont seul le point de départ est précis.

Le concept de processus devrait alors laisser place à *d'autres représentations de la cure*. Vous en témoignez dès vos premières incursions dans les écrits des collègues, nous permettant au passage d'approfondir notre connaissance des apports novateurs des Baranger, également évoqués par T. Bokanowski (2004)². Leur « champ » inclut pour eux l'analyste comme l'analysant et ne siège pas « dans » le patient. Vous rejoignez les figurations, si fécondes dans la compréhension des mouvements psychiques, de cette « organisation à deux » que soutient aussi A. Green (1990)³. Vous vous appuyez encore sur les travaux de J.-L. Donnet (2001)⁴ qui nous propose la notion de « situation analysante ». Il souligne, dans le couple analytique, une aire de jeu partagée fonctionnant avec une « capacité auto-organisatrice et une dynamique processuelle de désorganisation/réorganisation ».

En dépassant la dichotomie de l'empirisme logique, vous prenez clairement position pour la *nature intersubjective* du processus qui demande donc « une approche participative et non objectivante ». Pour vous, cette formulation, peut-être préférable à celle de contre-transfert, n'exclut pas pour autant l'asymétrie constitutive de la situation analysante. En revanche, vous vous opposez, bien sûr, aux nouvelles théories intersubjectivistes comme l'« ouverture personnelle » (*self disclosure*) que propose Owen Renik. Vous nous appelez alors à constituer une théorie du sujet, qui nous manque en effet. Mais comment pensez-vous l'établir ?

Je suis, bien entendu, tout à fait d'accord avec vous sur toutes ces représentations qui nous conduisent à considérer alors que « le processus est un artifice ». Il n'est pas synonyme de cure analytique et dépend de chaque analyste.

1. H. F. Smith, La création du processus analytique, *L'Année psychanalytique internationale*, Genève, Éd. Médecine et hygiène, 2003.

2. T. Bokanowski, Souffrance, destructivité, processus, *Revue française de Psychanalyse*, t. XVIII, n° 5, spécial Congrès, 2004.

3. A. Green (1990), Penser l'épistémologie de la pratique, *Propédeutique. La métapsychologie revisitée*, Seyssel, Champ Vallon, 1995.

4. J.-L. Donnet, De la règle fondamentale à la situation analysante, *Revue française de Psychanalyse*, t. LXV, n° 1, 2001.

Toutefois, me semble-t-il, vous ne renoncez pas vraiment à ce concept. Le processus, concluez-vous, est un « postulat essentiel pour que l'expérience de transformation et de changement ait lieu en analyse ». Or qu'est-ce qu'un postulat ? Vous le définissez comme une proposition nécessaire pour fonder un processus ! N'y a-t-il pas là une circularité proche du sophisme ? Ce processus qu'il faut postuler pour qu'il se produise, échappe-t-il, alors, à l'accusation de suggestion ?

II. La multiplicité des théories en psychanalyse – et leurs conséquences pour notre pratique – m'apparaît comme un enjeu essentiel de votre travail. Elle nous ramène à l'impossibilité de trouver des critères de validation applicables à notre champ et que vous problématisez. Les critères d'un modèle théorique ne sont, en effet, remplis par aucune des conceptions actuelles de l'appareil psychique. Si c'était le cas, la discipline se prévaudrait du statut de science et tous l'accepteraient, heureux de disposer du pouvoir de transformation qu'elle serait censée procurer. Rappelons qu'un modèle théorique se manifeste par des exigences de méthodologie :

1 / Organisation d'un champ de connaissance, avec un objet spécifique, des instruments, une méthode. Si le concept se montre adéquat, il produit une organisation effective des phénomènes.

2 / Légitimité de cette organisation. Est-elle cohérente ? Permet-elle de se poser de nouvelles questions ?

3 / Valeur opérationnelle de la théorie : quels sont les changements obtenus par la pratique découlant de cette théorie ? Si ceux-ci sont évidents, la théorie est validée. Elle n'est donc plus une construction arbitraire, voire la simple expression d'une idéologie.

Une telle science abandonnerait ses références historiques, devenues caduques, pour s'attacher à l'extension de son domaine. On cesserait de nommer la théorie du nom du découvreur. Son corpus, légitimé, deviendrait officiel et admis universellement, au moins provisoirement. Mais tel n'est pas notre cas !

Lorsque vous nous décrivez votre *haïku*, nous nous identifions à vous, avec nos variantes personnelles. Ô combien nous partageons votre envie pour les mathématiciens et leur méthode de découverte ! Même si nous laissons notre « inconscient scientifique » travailler « dans l'omnibus », comme le fit Henri Poincaré, comment obtenir une méthode d'invention applicable à la psychanalyse ? Certes, vous « ne nous proposez pas d'adopter des modèles mathématiques ». Cependant, lorsque vous nous apprenez que le mathématicien Hadamard utilisait des questionnaires pour enquêter sur l'invention mathématique, y a-t-il quelque analogie à espérer ? Dans la supervision d'une cure psychanalytique, comment utiliser les résultats de questionnaires pour découvrir une quelconque équation psychanalytique ? Et comment établir les données qu'il faudrait recueillir ?

Aussi me semble-t-il, comme à vous, que nous devrions abandonner l'espoir de bénéficier, *aux yeux des autres*, du statut de science. La si séduisante *neurobiologie* ne doit pas nous imposer ses exigences. On l'a encore vu, à La Nouvelle-Orléans, en 2004, au Congrès de l'API. Certains collègues, notamment en Amérique et en Allemagne, veulent croire que viendra un jour où l'objet inconscient sera mesuré. Ils soutiennent le neurobiologiste Damasio quand il affirme localiser, par l'IRM, les images cérébrales de la tristesse et du bonheur. Certes, dans cette voie, nous satisferions aux attentes des caisses d'assurance maladie. Mais encourager une telle intrusion ne détruirait-il pas notre objet même ?

Certains psychanalystes résistent difficilement aux opérations de capture par lesquelles la médecine et les sciences « dures » s'efforcent de coloniser notre champ. Celles-ci tentent de nous imposer, comme semble l'accepter P. Fonagy¹, une méthodologie dont il espère qu'elle permettrait la « falsification » telle que Karl Popper l'a définie et dont vous nous permettez de réfuter les exigences. Sinon, c'est « la disparition de la psychanalyse » qu'il prophétise. Mesure-t-il suffisamment le risque de dérive objectivante que cette démarche peut susciter ?

III. Vous nous proposez alors d'utiliser un modèle imaginaire que vous définissez comme « un ensemble d'assomptions sur un objet qui nous montre ce qu'il pourrait être s'il satisfaisait certaines conditions que, de fait, il ne satisfait pas ». Ne craignez-vous pas qu'une exploitation erronée d'un tel modèle n'entraîne les mêmes risques et les mêmes inconvénients ? Compte tenu de certaines différences culturelles, notamment aux États-Unis, des collègues ne seraient-ils pas tentés de construire un modèle scientifique « comme si » de l'appareil psychique et de tenter de le faire fonctionner ? On l'a vu avec des auteurs comme M. G. Moran² (1991) ou Van Spruiel. À partir de remarquables réflexions sur le chaos déterministe, ils espèrent pouvoir calculer et mesurer des forces psychiques à l'œuvre. Dans l'état actuel de nos connaissances, ces propositions me paraissent méthodologiquement utopistes. D'ailleurs, J.-M. Quinodoz (2004), qui a tant fait pour faire connaître et avancer l'élaboration psychanalytique sur ces problèmes, s'en garde bien. Sa communication préalable³ en témoigne avec éclat puisqu'il préfère, comme vous, et avec R. Perron (1991)⁴, la notion de modèle analogique à celle de métaphore.

Pour moi, le terme *de métaphore* connote seulement, au contraire de la capture imposée par le discours d'un autre, la propagation ou l'importation d'un

1. P. Fonagy, Saisir les orties à pleines mains, ou pourquoi la recherche psychanalytique est-elle tellement irritante, numéro hors série (dir. A. Green), *Revue française de Psychanalyse*, PUF, 2001.

2. M. G. Moran, Chaos Theory and Psychoanalysis, *Int. Rev. Psychoanal.*, 18, 1991.

3. J.-M. Quinodoz, Transitions dans les structures psychiques et théories des systèmes complexes, *Revue française de Psychanalyse*, t. XVIII, n° 5, spécial Congrès, 2004.

4. R. Perron, Des divers sens du terme « modèle » et de leurs usages possibles en psychanalyse, *Revue française de Psychanalyse*, t. LV, n° 1, 1991.

concept. Celle-ci peut alors nous aider, et pas seulement sur le plan sémantique, à *figurer* un phénomène encore obscur ou favoriser l'éclairage d'une représentation. Ne pensez-vous pas que cette opération de métaphorisation a le mérite de provoquer la multiplication des interconnexions et non seulement l'enrichissement du langage psychanalytique ? Elle peut même s'oublier si la discipline finit par estomper sa source en l'utilisant à sa manière. C'est ce que Freud a prouvé avec la métaphore de l'Œdipe, importé de la mythologie. On voit ici comment celle-ci est devenue un « concept originaire » de la psychanalyse.

Vous en faites tout autant quand vous évoquez « le réseau croissant et vertigineux de temps divergents » que décrit Borgès. Un récit comme celui-ci, dites-vous, est une version quantique de la réalité. Or vous le qualifiez d'« allégorie ». Implicitement, vous ralliez-vous donc à l'utilisation de la métaphore ? Pourquoi donc, dans ce cas précis, ne pas avoir suivi votre conception du modèle imaginaire ? Établissez-vous une différence entre allégorie et métaphore ? Néanmoins, sur les avantages du concept de métaphore, je ne reprendrai pas la querelle. Celle-ci ne m'apparaît pas si féconde qu'elle doive amputer notre temps limité. Seul compte pour moi, comme pour vous, l'usage de ces représentations dans la cure, comme les ressemblances des problèmes que ces deux disciplines posent à l'épistémologie.

Par ailleurs, le récit de Borgès, cet auteur argentin si apprécié des lecteurs francophones, et que vous datez de 1944, vous paraît être une illustration de la quantique. Je me demande s'il ne serait pas davantage inspiré par une connaissance scientifique réelle. Exprimerait-il l'hypothèse des univers multiples qui tentent d'expliquer l'inséparabilité quantique ? (Rappelons qu'il s'agit d'une paire de photons que leur émission propulse dans des directions opposées mais symétriques et qui évolueront parallèlement à l'infini, dans des mondes mystérieusement reliés.)

IV. J'aimerais alors savoir d'abord si c'est l'influence de Bion qui vous a conduit à retenir la mécanique quantique comme le meilleur « modèle imaginaire » pour la psychanalyse ? Dans notre travail de 1990, nous avons pensé pouvoir rejeter ce type de figuration.

Nous acceptions mal certaines réifications dans la pensée de Bion, qui en vient à considérer comme « invariance fondamentale » tant l'Œdipe que la transformation de P. en D. Il nous semblait que l'échec de son effort de classement rationnel l'avait conduit, vers la fin de son œuvre, à un choix de type religieux, celui de la Vérité O inconnaissable, si bien qu'il affirmait : « Faute de comprendre O, il faut devenir O. » Celle-ci, comme la lettre grecque, a le mérite d'évoquer une part d'inconnu, voire d'inconnaissable, à l'opposé du dogme kleinien, m'a fait remarquer B. Brusset que je remercie de sa lecture attentive de

mon texte. N'est-ce pas là néanmoins une issue vers la mystique, qui apparaît comme le signe d'un fourvoiement illusoire de la réflexion, comme l'exprimait déjà la critique faite par Freud à Romain Rolland ?

Aujourd'hui, après vous avoir lu, j'accepte plus volontiers que la quantique, comme Bion la fait fonctionner, nous fasse bénéficier de ses figurations des phénomènes psychiques. Dès votre exergue de Heisenberg sur les différentes régions de réalité, vous vous montrez séduit par des similitudes entre *psychanalyse* et *quantique*, tant dans les contraintes de l'observation que dans l'irreprésentabilité des objets. La discontinuité est un autre point commun avec la description de l'inconscient. Dans l'étude du comportement de la particule, le fait de l'observation immobilise l'objet observé, tout comme nous modifions notre patient par notre présence, mais là pas seulement par notre fonction de mesure ! La métaphore du *chat de Schrödinger* ne dit pas autre chose. Le chat virtuel, représentant un quantum, se trouve dissous dans l'espace, dans une superposition d'états. On le dit « statistiquement » à moitié mort, à moitié vivant, notion bien difficile à intégrer pour un adepte des sciences humaines ! Et, pourtant, on sait que l'observation, celle du chat comme celle de la particule, réduit le paquet d'ondes quantiques à un seul état : soit onde, soit corpuscule.

Pour Bion, en outre, « il existe une infinité d'associations comme il existe une infinité d'interprétations ». De sorte que ce serait l'analyste qui découperait le discours par ses interprétations effectuant ainsi la « réduction du paquet d'ondes » ! C'est ce vous nous proposez aussi avec « l'intervention qui a précipité la matière dans l'état particulier que nous décrivons ».

Certes, en psychanalyse chez Bion, les éléments bêta ressemblent aux quanta par leur invisibilité.

— Croyez-vous cependant, comme Bion, que les pensées *flottent au hasard* dans l'univers ?

— Si le psychisme était un ensemble aléatoire de particules, n'y perdrait-il pas toutes ses possibilités de création, d'adaptation et de signification ?

— Pour vous, l'inconscient pourrait-il ne relever que d'une probabilité statistique ? N'est-il pas mû par les pulsions dans leur conflictualité comme aussi par le sens ? Cela qui l'éloigne beaucoup, pour moi, du fonctionnement aléatoire quantique.

— La causalité psychique après coup est-elle réductible à une variante aléatoire ?

Néanmoins, vous avez raison de défendre ce qui serait un « vertex », « un point de vue », avec ses jugements de valeur, comme le propose aussi Max Planck dont vous étudiez l'activité créatrice. Ainsi rapproché du vertex, le vecteur n'amputerait pas d'autres modes de compréhension métapsychologique.

Après tout, les sciences que je vous proposerai ne sont pas non plus des modèles complets. En tant que métaphores, tout ce qui se révèle opérant ne peut être rejeté, à charge, comme vous le proposez de « démontrer leur utilité et pertinence ».

D'autant que cette métaphore quantique a séduit *de nombreux auteurs*, par exemple notre collègue A. Ferro qui la met à l'œuvre. Je le cite : « Si la théorie est saturée, le modèle, lui, est une invention au jour le jour, qui pourra s'organiser en théorie. » À partir de l'élément bêta, traité par la capacité alpha du psychanalyste, il se produit une création de sens. Celui-ci apparaît comme une vérité narrative émergeant du récit du patient par le jeu, avec lui, de ses différents rôles et personnages. La psychanalyse devient, au sens d'Umberto Eco, *l'Œuvre ouverte*, une vérité narrative. Cette co-création réorganise les éléments du passé en leur donnant une nouvelle signification. Le psychanalyste opte pour un « fait sélectionné », choisi sur un mode arbitraire, sans donner au signifiant un poids excessif.

En suivant son expérience, ne faudrait-il pas prendre du champ par rapport à la quantique, l'utiliser *a minima* pour favoriser une solution narrative ? Cette question me renvoie aux *théories implicites*. Votre intérêt pour ce concept s'enracine-t-il dans l'exemple de Bion ? Lui, qui nous fait miroiter un modèle du psychisme de type quantique, ne s'y référerait jamais explicitement. Pensez-vous que ce fut sa théorie implicite ?

V. Vous vous montrez très convaincant quand vous nous proposez d'étudier les théories privées¹ si utiles à notre pratique. La démarche que vous préconisez avec l'organisation d'un véritable travail de recherche s'éloigne pourtant beaucoup du modèle quantique. Certes, elle me semble susceptible d'améliorer notre compréhension du « processus » de théorisation chez l'analyste. Je souhaite très vivement qu'elle nous aide à surmonter le vertige suscité par la lecture de vos vecteurs, succédant à celle du *haïku*, que l'efflorescence des théories psychanalytiques rend pourtant incontournables.

Toutefois, je m'interroge :

— Quelles découvertes sur le fonctionnement psychique pouvons-nous attendre de l'étude supervisée de quelques cas si ce n'est le mécanisme de la théorisation ?

— Pensez-vous que l'hypercomplexité qui caractérise notre mode de pensée trouvera ainsi à se réduire dans cette fragmentation en microcausalités linéaires ? Le traitement de ce problème par G. M. Edelman en fait appréhender l'extrême difficulté et pourtant il n'envisage que les représentations conscientes.

1. Voir aussi J. Canestri, La ressource de la méthode, numéro hors série (dir. A. Green), *Revue française de Psychanalyse*, t. LXV, n° 1, 2001, p. 73, où l'auteur développe sa méthodologie.

— Ne faudrait-il pas plutôt faire appel aux modèles non linéaires comme celui du chaos déterministe ?

— Lors de l'écoute du récit d'une cure, votre recherche voudrait s'effectuer à un métaniveau, celui que décrivait Gödel, où s'atténuerait l'incomplétude fondamentale que montre son théorème. De l'intérieur d'un système, on ne peut fonder ses propres postulats ! Or le chercheur, quelque technique indirecte qu'il emploie, est toujours dans le système avec son propre psychisme, ainsi que le formulait Freud.

Enfin, ayant beaucoup apprécié votre description du caractère évolutionniste de changements isolés, montré par Darwin, dans un remarquable *changement de paradigme*, je me suis demandée si la recherche que vous nous exposez ne relèverait pas d'une attente du même ordre. Espérez-vous comme résultat de votre recherche la « sélection active » de la meilleure manière d'utiliser nos théories implicites ?

VI. Quant aux modèles physiques macroscopiques de fonctionnement non linéaires, pourquoi n'en avoir rien retenu dans votre rapport ? Pourtant, il est admis que l'évolution régulière vers le désordre d'une organisation, peut s'inverser lorsqu'on se trouve « aux limites de l'équilibre ». Alors une structure peut apparaître, dans la dissipation que produit l'entropie, dans des conditions aléatoires, sous l'effet d'un événement minuscule.

C'est une *structure dissipative* comme celles que nous observons dans le fonctionnement psychique. Pour moi, l'apparition brutale, chez un sujet apparemment indemne, d'une phobie ou d'un délire ressemble à ce type de structure. Dans ce fonctionnement non linéaire, vous savez qu'il n'y a pas proportionnalité des effets aux causes, et que leur déclenchement dépend d'une petite variation liée au hasard. De même, dans un psychisme tendu « aux limites », ne faut-il pas accepter qu'un événement mineur puisse entraîner une décompensation et organiser une structure inattendue, qui était imprévisible ?

Dans le domaine de la physique, le fonctionnement dissipatif fait aujourd'hui partie d'un vaste ensemble qui obéit à la *théorie du chaos*. Cette théorie, à notre grande satisfaction puisque nous les avions sélectionnés, a évolué vers une unification, en science, de nos trois différents modèles. Elle intègre maintenant au chaos l'auto-organisation et la structure dissipative. C'est ainsi que se manifestent les *systèmes instables* qui associent paradoxalement *déterminisme de leurs équations*, d'une part, et *imprédictibilité*, d'autre part.

Une infime variation, à l'origine, engendre des variations numériques considérables ! L'« effet papillon » n'est pas proportionnel du tout. Ses images figurent néanmoins le déterminisme ainsi qu'il apparaît dans la propriété dite

« invariance d'échelle ». Le plus petit fragment de la courbe contient les mêmes découpages que ceux qui caractérisent les plus grands.

C'est ce que l'on explique bien souvent du *premier entretien* qui pourrait contenir toute la cure à venir ! En analyse, c'est surtout dans le cours funeste de la *compulsion de répétition* que le déterminisme freudien impose son obstination. Il est aisément repérable dans une dynamique linéaire répondant à l'organisation névrotique classique. Ici on peut parler d'un véritable processus. Il est moins apparent dans le chaos du discours de certains patients proches de la psychose ou psychotiques. On pourrait évoquer chez eux la forme d'un chaos déterministe. Quelles sont alors les conditions de sa « transformation » ? Ce sont ces paramètres de transition qu'étudie maintenant J.-M. Quinodoz.

VII. Importance des métaphores biologiques. Plus récemment, d'autres systèmes de connaissance sont apparus et ils peuvent aussi nous aider à simplifier nos représentations du psychisme.

G. M. Edelman¹ déjà nous avait aidé à représenter le développement de la conscience, grâce à la « stabilisation sélective des synapses ». Maintenant, avec *La sculpture du vivant* décrite par J.-C. Ameisen², un nouveau modèle scientifique, évoqué par A. Green et F. Guignard, vient faciliter, voire valider notre tolérance au dualisme pulsionnel. L'organisme se construit en effet, apprenons-nous, grâce à la sélection naturelle et au suicide permanent auquel tend spontanément chaque cellule. Celui-ci est désigné par le terme d'« apoptose ». Il ne peut être réprimé que par des signaux émis par les autres cellules. La survie est alors sous la dépendance de tels messages !

Comme l'*immunologie* le montrait déjà, avec la permanence de la production des cellules tueuses (cellules T), c'est la répression de la destruction qui entraîne la vie. L'autodestruction est la réponse normale qui se trouve réprimée. L'organisme, à partir d'un bloc de cellules, laisse se suicider nombre d'entre elles, tandis que survivent les cellules utiles, ce qui a fait employer à l'auteur la métaphore de la « sculpture ». Ces découvertes ne prouvent évidemment rien sur notre fonctionnement psychique, mais on doit remarquer combien le caractère scandaleux d'une *pulsion de mort* œuvrant en permanence, telle que Freud la décrit il y a quatre-vingts ans, disparaît aujourd'hui.

Cette autodestruction nous renvoie-t-elle à l'*auto-organisation* ? Celle-ci nous a permis de décrire des paliers toujours plus grands de complexité avec émergence de nouvelles capacités dès le changement de niveau. Permettra-t-elle de constituer la théorie du sujet que vous recherchez ? Tiendrez-vous compte des

1. G. M. Edelman, *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 1992.

2. J.-C. Ameisen, *La sculpture du vivant*, Paris, Le Seuil, 1999.

apports proposés, dans des précédents congrès de langue française, tant par S. Wainrib (1991)¹ que par R. Cahn (1991)² et B. Penot (1999)³ ?

Le monde inanimé fournit des représentations du fonctionnement psychique à un certain niveau. Mais le vivant, lui, manifeste une aptitude au changement créatrice de nouveau, ce qui figure bien notre enjeu. Ces moments auto-organisateur sont très proches des transformations qui surviennent dans la cure analytique. À condition bien sûr, comme vous le faites, d'envisager le patient et l'analyste comme un système à deux, où le changement implique aussi l'analyste. Il devient alors possible d'intégrer l'aléatoire dans le déterminisme et de rendre compte, dans l'après-coup, d'une évolution mutative qui était imprévisible.

Si bien que j'aimerais vous interroger, *pour conclure*, sur une autre explication possible du foisonnement des théories, justement à travers cette métaphore. La multiplicité des théories doit-elle fatalement signifier notre échec ? Certes, aux observateurs extérieurs à notre pratique elle paraît prouver notre absence de validité, mais il se pourrait qu'elle relève d'une autre circonstance de causalité. Accepteriez-vous de figurer la progression du couple analytique à la manière d'une crise auto-organisatrice dont l'issue serait la création d'un nouveau fragment théorique influencé par ce patient-ci, avec cet analyste-là ? Créer un fragment de pensée, l'interpréter un peu différemment, serait le signe d'une étape supplémentaire dans le travail analytique. Ce mode d'invention serait un fragment de la technique, un peu comme la fabrication d'un récit, une mise en scène, une métaphore poétique. Dès lors, il ne serait plus adéquat de chercher à la valider « scientifiquement » à la manière des sciences dures.

Fonctionnement non linéaire et succession de paliers réorganisateur créateurs de nouveau ne méritent-ils pas d'être ajoutés à votre *haïku* dont la diversité est tellement libératrice ? À chaque nouvelle expérience fécondante il serait possible de lui adjoindre d'autres concepts pour en modifier la répartition. C'est ce que je nous souhaite, à tous, si nous voulons échapper aux systèmes fermés d'un savoir « objectif » pour lui substituer la connaissance participative que vous nous avez si brillamment proposée.

Sylvie Faure-Pragier
8, rue Boissonnade
75014 Paris

1. S. Wainrib, Quelques éléments pour une théorie du sujet en psychanalyse, *Revue française de Psychanalyse*, t. LV, n° 1, 1991.

2. R. Cahn, Le sujet, *Revue française de Psychanalyse*, t. LV, n° 6, 1991.

3. B. Penot, La passion du sujet, entre pulsionnalité et signifiante, *Revue française de Psychanalyse*, t. LXIII, n° 6, 1999.